



SOCIÉTÉ DU ROMAN POLICIER DE SAINT-PACÔME  
PRIX DE LA RIVIÈRE OUELLE 2017  
NOUVELLES POLICIÈRES CATÉGORIE SENIOR

2<sup>E</sup> PRIX  
LOLA

CHANTAL LECOURS  
MONTRÉAL

« Le chat avait-il mangé le saumon? »

- C'est une excellente question, agente Saint-Germain, mais nous allons nous arrêter ici pour l'instant. Il est tard. Rentrez à la maison vous reposer. Nous reprendrons tout depuis le début demain matin », lui répondit le sergent Malo, responsable des enquêtes au poste de quartier 21 du SPVM, situé sur la rue Elisabeth, tout près du boulevard René-Lévesque.

L'agente Florence Saint-Germain était une jeune femme de 32 ans, à la chevelure brune coupée au carré et aux yeux noisette, dont la taille menue ne laissait en rien présumer de son métier de policière. Elle était la nouvelle recrue du service des enquêtes du poste de quartier 21. Elle adorait son nouveau poste, mais elle n'était pas fâchée de quitter le bureau, après cette journée de travail éreintante. Elle rentra à la maison au volant de sa toute nouvelle voiture, un VW Tiguan de couleur argent. Elle arriva chez elle, un petit condo situé dans le quartier des Shop Angus qu'elle venait d'acquérir grâce à un héritage qui lui avait servi de mise de fonds. Il n'était pas luxueux, mais Florence en était fière. Elle avait acheté la plupart de ses meubles chez IKEA. Aussitôt arrivée, elle prit une douche rapidement, avala un plat réchauffé en un rien de temps et alla se réfugier sous sa couette de lit de duvet d'oie blanche, cadeau que lui avait offert sa mère à l'occasion de la pendaison de crémaillère. Allongée sur le dos, les mains derrière la tête, une myriade d'images envahit la pensée de la policière. Comme elle, la ville de Montréal tout entière était encore sous le choc de la nouvelle de l'incendie du sous-sol de la maison brune survenue deux jours auparavant. Suite à un appel anonyme logé au 9-1-1, on avait découvert des cadavres brûlés dans le sous-sol d'une maison située sur la rue Saint-Denis. Seul un survivant miraculé avait pu être transporté d'urgence au Centre des grands brûlés du CHUM. Les policiers espéraient en savoir davantage en l'interrogeant dès que son état de santé le permettrait. Le personnel ambulancier avait déclaré que l'homme, ayant repris conscience momentanément durant le transport vers l'hôpital, ne cessait de répéter: « Je n'avais pas mangé le saumon, je n'avais pas mangé le saumon! » La personne ayant logé l'appel au 9-1-1 n'avait pas été identifiée, mais la voix sur l'enregistrement suggérait qu'il s'agissait d'une jeune fille. Des images macabres des photos prises sur la scène de l'incendie revenaient à l'esprit de Florence, mais fort heureusement, la fatigue réussit à la mener rapidement dans les bras de Morphée.

Le lendemain matin, à la première heure, Florence entra dans le bureau du sergent Malo, apportant avec elle deux cafés. Le sergent Malo, à la blague, lui avait dit qu'il était essentiel

d'apporter ces vivres chaque matin si elle voulait conserver son nouveau poste. Même si Florence avait compris qu'il s'agissait bien d'une boutade, elle prit cette habitude. Elle appréciait son supérieur, un homme au début de la soixantaine, qui lui faisait penser à son propre père décédé d'un infarctus un an auparavant, lui-même policier. Il avait transmis à sa fille le sens de la justice et le goût d'être au service de la communauté. Malgré son jeune âge, la jeune femme avait eu le poste au service des enquêtes, grâce à sa détermination qui avait impressionné le sergent Malo, lors de la passation des entrevues. Cet homme d'expérience avait décidé de lui donner sa chance et, jusqu'à présent, il n'avait pas été déçu.

« Bonjour, agente Saint-Germain. Assoyez-vous. Ne perdons pas une minute et récapitulons! Vers 23h17, le mardi 25 avril, un appel est fait au 9-1-1. »

En prononçant ces chiffres, le sergent Malo mit en marche un enregistrement, tout en prenant une gorgée de son café, qu'il avait l'habitude de prendre avec un lait sans sucre.

« 9-1-1?

- Vite! Vite! Le sous-sol brûle!
- Qui parle S.V.P ?
- Vite! Dépêchez-vous! Ils vont tous mourir brûlés!
- Quel sous-sol?
- Celui de la maison brune!
- Avez-vous l'adresse?
- Sur la rue Saint-Denis! Près du métro BERRI-UQAM!
- Où êtes-vous?
- ...
- Mademoiselle?
- ...
- Mademoiselle?
- ... »

« Les recherches pour retrouver cette personne n'ont encore rien donné. Qui est-elle? Comment savait-elle pour l'incendie? Le mystère demeure entier. Nous savons seulement qu'elle a logé l'appel d'une cabine téléphonique à l'intérieur de la station de métro BERRI-UQAM, mais aucun indice n'y a été retrouvé. Il faudrait analyser les empreintes digitales laissées sur tous les combinés, ce qui est une entreprise impossible à réaliser. Suite à cet appel, les pompiers se rendent sur la rue Saint-Denis, près du métro BERRI-UQAM. La maison brune est facilement repérable, déjà sous l'emprise des flammes. Étonnamment, les pompiers ne trouvent pas d'accès vers le sous-sol en pénétrant dans la maison. Ils sont obligés de faire un trou dans le plancher de la cuisine pour descendre au sous-sol avec une échelle. Cette action supplémentaire a certainement nui au sauvetage des victimes. Une fois le feu maîtrisé, les services de secours entrent en scène. Malheureusement, ils constatent qu'il n'y a qu'un survivant, inconscient, qui est aussitôt transporté d'urgence au Centre des grands brûlés du CHUM.

- Nous avons d'ailleurs rendez-vous avec le médecin traitant dans une heure.
- Excellent, agente Saint-Germain. De mon côté, j'ai reçu le rapport officiel d'identification des cadavres ce matin: Max Morin, 54 ans, Janine Melançon, 52 ans, une autre femme d'origine latino-américaine dont l'identité demeure inconnue, un enfant, vraisemblablement son fils, âgé d'environ trois ans, un quidam dans la quarantaine, ainsi qu'un chat de gouttière. Il semble que le sous-sol de cette maison servait à abriter des gens vivant en marge de la société... Elle était officiellement en vente depuis de nombreuses années, mais ce n'était qu'un canular. En fait, elle était à l'abandon...
- Comment les habitants ont pu pénétrer dans le sous-sol de la maison?
- Excellente question, agente Saint-Germain. Nous n'avons pas la réponse, mais nous la trouverons. Pour l'instant, contentons-nous d'aller rencontrer le médecin traitant du seul survivant de l'incendie du sous-sol de la maison brune. »

Le sergent Malo et l'agente Saint-Germain prirent une voiture patrouille et roulèrent en direction du CHUM. Ils avaient rendez-vous avec le Docteur Réjean Pronovost. La secrétaire de ce dernier fit asseoir les deux officiers de police dans le bureau

de son patron qui se pointa avec une demi-heure de retard, affichant une mine qui en disait long.

« Excusez-moi. C'est terrible. Le patient vient de mourir. Nous avons tout fait pour le sauver, mais en vain. Vous ne pourrez plus l'interroger.

- Nous sommes désolés, docteur.
- Et moi donc!
- Sans vouloir être cavalier, est-ce que je peux vous poser quelques questions? Vous me comprenez, nous devons effectuer notre travail.
- Allez-y, agent...
- Sergent Malo.
- Allez-y, Sergent Malo. Je comprends.
- Connaissez-vous l'identité de cet homme?
- Pas du tout. Il n'avait aucune pièce d'identité. Il semblait d'origine latino-américaine et avoir la mi-trentaine.
- Avez-vous remarqué quelque chose de particulier?
- Comme quoi au juste?
- N'importe quoi...
- Nous avons remarqué des tuméfactions et des ecchymoses au niveau du visage, des bras, du thorax et des jambes, comme s'il avait été battu avant d'être brûlé...
- Vous a-t-il dit quelque chose qui pourrait nous aider dans notre enquête?
- Je n'ai jamais pu avoir de conversation avec lui. Cependant, il avait parfois des moments de confusion et d'agitation durant lesquels il répétait les noms de Max et de Maria. Il parlait également d'un petit garçon. Je n'ai pas pu comprendre tout ce qu'il disait. Il parlait parfois en espagnol, parfois en français, et... »

- Le médecin s'arrêta net de parler.
- « Qu'y a-t-il, Docteur Pronovost?
- Écoutez... Vous allez peut-être trouver ceci ridicule, mais...
- Allez-y, docteur, je vous en prie. Le moindre détail pourrait nous aider.
- Il répétait souvent: « Je n'avais pas mangé le saumon, je n'avais pas mangé le saumon. »
- Oui, nous connaissons déjà ce détail étrange... Les ambulanciers nous l'avaient rapporté. Autre chose, docteur?
- Non, je ne vois pas, vraiment...
- Docteur Pronovost, nous vous remercions pour votre temps. Voici ma carte. Si quoi que ce soit vous revenait en mémoire, s'il vous plaît, faites-nous signe.
- Vous pouvez compter sur moi. »

Les deux officiers de police serrèrent tour à tour la main du médecin qui retourna immédiatement au chevet de ses patients. Le sergent Malo et l'agente Saint-Germain quittèrent le CHUM, et alors qu'ils faisaient le chemin du retour en silence, le cellulaire du sergent Malo sonna. Il prit le temps de stationner la voiture avant de répondre. Il prit l'appel, et au bout d'un long moment, il raccrocha, et se retourna vers Florence en disant:

« Agente Saint-Germain, j'ai des informations supplémentaires. Max Morin est connu du système judiciaire. Il est recherché par la police depuis 2012. Il est le premier suspect dans la mort de sa femme. Cette dernière avait été retrouvée brûlée dans la chambre à coucher du couple, dans leur demeure à Saint-Jérôme. L'autopsie avait également montré des traces de violence physique sur tout le corps survenues préalablement aux brûlures. L'alarme d'incendie de la maison avait averti les services d'urgence, mais les secours n'avaient pu sauver la femme qui est décédée dans l'ambulance en route vers le centre hospitalier de Saint-Jérôme. Il n'y avait personne d'autre dans la maison et Max Morin est demeuré introuvable jusqu'à l'incendie de la maison brune. On ne connaît pas le mobile du meurtre. Morin est un récidiviste. Avant sa disparition, il avait fait quelques séjours en prison pour vols à main armée et trafic de stupéfiants. Il était également connu pour délinquance depuis

son adolescence. Alors, qu'en pensez-vous, agente Saint-Germain?

- Est-ce que Max Morin aurait battu l'homme d'origine latino-américaine, car il pensait, à tort, que ce dernier avait mangé le saumon? Est-ce que le saumon appartenait à Max? Est-ce qu'on bat un homme pour du saumon?
- Les analyses ont montré que Morin était fortement intoxiqué à l'alcool lors des événements, ce qui aurait pu vraisemblablement altérer son jugement.
- Et pourquoi Morin aurait mis le feu à l'homme sachant très bien qu'il compromettrait par le fait même sa propre sécurité et celle des autres habitants du sous-sol?
- Vous savez, ces gens-là ont déjà à la base un mépris important pour la sécurité, alors comme il était en plus intoxiqué...
- Pourquoi Morin ne s'est-il pas enfui?
- Il a peut-être essayé, mais en vain.
- C'est drôle, mais cette question me taraude depuis le début de l'enquête. Et si le chat avait mangé le saumon?
- Agente Saint-Germain, non seulement votre hypothèse tient la route, mais vous avez raison. Vous avez le même don que votre père: l'intuition. L'autopsie a démontré la présence de saumon dans l'estomac du chat de gouttière, et aucune trace de cet aliment n'a été retrouvée dans les estomacs des humains présents lors de l'incendie.
- Morin aurait cru à tort que l'homme d'origine latino-américaine avait mangé le saumon, l'aurait battu et incendié, alors que le chat avait vraisemblablement mangé le saumon.
- Compte tenu des antécédents judiciaires de Morin, et des circonstances entourant la mort suspecte de sa femme, c'est l'hypothèse que nous allons privilégier et présenter dans notre rapport final. Rentrons au poste maintenant. L'affaire est classée. »

Florence Saint-Germain consacra les jours suivants à la rédaction du rapport d'enquête. Elle appréciait ces journées de travail moins chargées où elle pouvait travailler seule dans son

bureau. Elle pouvait parfois laisser vagabonder son esprit en regardant par la grande fenêtre de son bureau qui laissait abondamment rentrer le soleil. Un midi, elle décida d'aller dîner à l'extérieur, même si elle avait apporté sa boîte à lunch. Avant de se rendre au restaurant, elle fit un détour chez son fleuriste préféré. Elle voulait acheter une plante pour mettre sur le rebord de la fenêtre de son bureau. Alors que la demoiselle lui conseillait d'acheter une *Crassula*, plante qui nécessitait énormément de soleil, mais très peu d'eau, et qui était censée apporter l'abondance financière selon la philosophie Feng Shui, le cellulaire de la jeune femme sonna. Elle fut surprise de voir le nom de Michel Malo s'afficher sur l'écran. Elle répondit rapidement:

« Sergent Malo?

- Agente Saint-Germain, venez au poste immédiatement. Il y a du nouveau. »

Florence fit rapidement le chemin du retour et pénétra dans le bureau du sergent Malo, dont la porte était déjà ouverte. Elle fut surprise de voir une dame déjà assise dans l'un des deux fauteuils faisant face à la table de travail du policier. Florence prit le fauteuil vide, comme l'y invitait son supérieur d'un geste rapide, et ce dernier prit immédiatement la parole:

« Agente Saint-Germain, je vous présente Madame Ginette Normandeau.

- Bonjour Madame.
- Bonjour.
- Madame Normandeau reçoit des jeunes en famille d'accueil depuis une dizaine d'années, et elle a tenu à nous rencontrer, car elle croit pouvoir nous aider dans notre enquête. J'aimerais que vous repreniez votre histoire depuis le début, Madame Normandeau.
- Eh bien, voici... Je suis famille d'accueil depuis une dizaine d'années, comme vous l'avez bien dit, agent...
- Sergent Malo.
- Sergent Malo, excusez-moi.
- Mais je vous en prie. Continuez.
- Eh bien, voici... Les derniers jours m'ont replongée dans le passé... Il y a deux ans, j'ai accueilli chez moi une jeune fille, Tammy-Kate. »

Madame Normandeau cessa de parler, visiblement émue.

« Excusez-moi », continua-t-elle, en fondant en larmes.

« Je vous en prie, Madame », lui dit le sergent Malo, en lui tendant une boîte de mouchoirs. Madame Normandeau se moucha discrètement et reprit la parole.

« Excusez-moi, c'est difficile parce que Tammy-Kate s'est enlevé la vie l'année dernière, un an environ après son arrivée chez moi. Nous n'avons pas su l'aider suffisamment, j'imagine. Elle avait beaucoup de colère en elle, je crois. Elle avait déjà évoqué vaguement une histoire où elle racontait avoir vécu dans un sous-sol de maison. Je pensais qu'elle avait inventé cette histoire pour attirer l'attention, et les quelques fois où j'ai essayé d'en savoir davantage, elle restait vague et changeait de sujet rapidement. Je crois qu'elle n'en a jamais parlé à personne. Et voilà que les derniers événements m'ont replongée dans le passé. Je sais que Tammy-Kate fréquentait des gens autour du métro Berry-UQAM. La travailleuse sociale du DPJ m'en avait parlé. Quelque temps avant sa mort, elle avait commencé à tenir un journal intime. Elle voulait écrire ses mémoires disait-elle. Elle venait de lire *Les Mémoires d'une jeune fille rangée* de Simone de Beauvoir, et elle rêvait de devenir un écrivain célèbre. J'avais gardé son journal intime chez moi. Je ne l'avais pas remis au DPJ. Je voulais garder un souvenir d'elle, mais je ne l'avais jamais lu. Je l'aimais beaucoup... Comme ma propre fille... C'est terrible, si j'avais donné le journal intime au DPJ, tout cela aurait peut-être pu être évité. »

Sur ces mots, Madame Normandeau éclata en sanglots. Florence lui mit un bras autour des épaules.

« Madame Normandeau, est-ce que vous permettez que nous fassions la lecture du journal? » demanda le sergent Malo, par politesse, mais il s'agissait bien d'un ordre.

« Bien sûr », dit-elle, en sortant le livre de son sac à main. Elle le tendit au sergent Malo, mais il pointa Florence et demanda à cette dernière d'en faire la lecture. Florence prit le journal, l'ouvrit et commença:

« Avant j'habitais dans le sous-sol. C'était ma maison. Mon lit était fait de carton et de papier journal. J'avais un oreiller pris je ne sais où. J'avais des voisins permanents et d'autres qui ne faisaient que passer. Il y avait Max, un homme d'une cinquantaine d'années. Il se cachait de la police pour un meurtre qu'il avait commis. Il racontait avoir mis le feu à sa femme car il l'avait surprise au lit avec son meilleur ami. Je me suis toujours demandé s'il racontait des salades, mais je pense maintenant que c'est vrai. Maria et Fernando se pointèrent dans le sous-sol quelque temps après mon arrivée, avec un bébé de six mois, Pedro. Ils étaient sans papiers, sans logis, sans famille et sans le sou. Ils arrivaient de la Colombie. Un bébé dans le sous-sol! Wow! Ils avaient l'air bien, mais Janine ne les aimait pas. « Pas de bébé icitte », criait-elle avec sa grande classe habituelle. Max

disait que Janine détestait les enfants. Janine! Elle avait dans la cinquantaine elle aussi, mais elle paraissait avoir vingt ans de plus. La misère, les hommes, les grossesses, l'alcool, les nuits blanches, les cris, les larmes, ça laisse des traces. Elle avait été serveuse, danseuse, escorte et surtout très malheureuse. Parfois, il lui arrivait de recevoir des clients dans le sous-sol. Même Max avait recours à ses services. Il la payait en nourriture qu'il volait quand il sortait du sous-sol. Il lui donnait souvent du saumon. Elle disait que ça faisait chic! La nuit, leurs ébats finissaient toujours dans les cris, les larmes, les jurons, les bruits de casse, puis c'était le silence. J'entendais mon cœur qui débattait, car j'avais peur que Max mette le feu à Janine, mais rien ne se passait. Les pas de Max qui retournait dans son coin en titubant brisaient le silence. Ils me faisaient penser à mes parents ces deux-là. Mon père et ma mère étaient séparés, revenaient ensemble, se séparaient de nouveau, mon père voyait une autre femme, puis ma mère se tailladait les poignets, et mon père revenait, puis repartait, et Dieu seul sait où ils en sont. Depuis que je suis en famille d'accueil, je ne veux plus les voir. Deux beaux alcoolos! Allez demander aux enfants d'être équilibrés! Les seules fois où ils s'entendaient comme larrons en foire, c'était au début de leurs beuveries légendaires. Ils riaient, dansaient, se saoulaient, mais très vite ils poussaient des cris, pleuraient, s'injuriaient puis s'embrassaient à nouveau jusqu'à ce que leurs deux corps détrempés d'alcool s'évanouissent, les deux ivres morts. Et puis le silence. Et mon cœur qui débattait, mon sang qui tambourinait sur mes tempes, je prenais leur pouls comme ils font à la télé. Je veillais sur eux toute la nuit. J'avais peur qu'il la batte s'il se réveillait. Je n'aurais pas été assez forte pour l'en empêcher. Je protégeais leur sommeil toute la nuit et à sept heures et demie du matin, je partais pour l'école, le ventre vide, les poings serrés, les yeux vitreux. Je dormais sur mon bureau, et je me retrouvais chez le directeur, exténuée mais avec le sentiment du devoir accompli. Je n'ai jamais tenté d'expliquer ma situation au directeur. J'avais l'impression que ça ne valait pas la peine, qu'il ne comprendrait pas, bien installé dans son fauteuil en cuir rembourré, vêtu d'un beau costume et portant des grosses lunettes noires. À un moment donné, je suis allée vivre dans une première famille d'accueil. J'ignore qui a fait le signalement au DPJ, mais la rumeur veut que ce soit ma grand-mère, la mère de ma mère. Pas si folle que ça la vieille! Les vieux, on les stationne dans des résidences et on les sort de leur trou deux à trois fois par année, pour se soulager la conscience. On les aime bien, on leur parle à grands coups de « vous », mais on les aime de loin, et pas trop souvent! Je ne suis pas restée longtemps dans ma famille d'accueil. J'ai fugué et je suis allée vivre dans la rue. Aujourd'hui, c'est un peu différent avec ma nouvelle famille d'accueil. C'est vrai que c'est moi qui suis allée cogner à la porte du DPJ cette fois-ci. Mes nouveaux parents

d'accueil s'occupent bien de moi. Ils ont du bon sens, comme on dit. J'ai un toit, je mange à ma faim, je dors la nuit, la maison est propre, je n'ai pas froid, j'ai une TS, une psychoéducatrice, des frères d'accueil, des sœurs d'accueil, mais dans le fond, je suis encore seule au monde. Le même vieux sentiment de ne pas pouvoir compter sur personne. La dérive, l'absence d'ancrage, le néant, aucune ressource dans les grandes décisions de ma vie, le vide. J'ai seulement une grande souffrance, et avant, quand je vivais dehors, je pouvais la geler et le spot se trouvait au métro BERRI-UQAM. Le point chaud des jeunes en mal de vivre, qui ont l'impression de vivre en marge de la société, d'être contestataires, mais qui n'hésitent pas à prendre l'argent de leurs parents qui vivent dans le système pour s'acheter leur dope. Et c'est là que j'ai connu Lola, petite revendeuse esclave et soumise, une jeune fille de la rue, à peu près mon âge. C'était une belle fille, Lola. Elle me disait qu'elle et sa mère étaient comme deux sœurs, deux copines, mais que son père était nul. Il ne retournait jamais ses appels, et les seules fois où il le faisait, c'était pour lui remettre sur le nez qu'elle avait perdu le premier cellulaire qu'il lui avait passé. Après chaque appel, elle retournait à grandes sniffées de coke dans son monde idéal. La cloison de son nez était supposément tout éventrée. Je ne sais pas où elle prenait son argent, mais Lola continuait de consommer dans le sous-sol. Lola, ce n'était pas son vrai nom. Un jour que son portefeuille ouvert traînait par terre, j'ai lu sur sa carte d'assurance-maladie qu'elle s'appelait Laurie-Anne Fortin-Forest. Et un jour de lucidité relative, nous avons décidé de changer de vie et d'aller dans le sous-sol. Nous avons entendu parler de cet endroit entre les branches. À ce qu'on disait, il suffisait de se glisser dans un trou qui se trouvait le long du mur arrière d'une maison brune abandonnée tout près du métro BERRI-UQAM et puis hop! Un nouveau monde de fraternité, d'égalité et de paix apparaissait! La liberté, plus de comptes à rendre à personne, finie la société débile! Fallait voir, et nous n'avions rien à perdre. Nous nous y sommes donc rendues, Lola et moi, un samedi soir, vers deux heures du matin. Nous avons fait plusieurs fois le tour des maisons, cherchant le trou, longeant les murs arrière, marchant à quatre pattes dans la noirceur, de plus en plus convaincues que l'histoire du sous-sol tenait de la légende, mais soudain, mon pied glissa dans la terre et ma jambe suivit en entier dans un trou. « Lola, viens, je l'ai trouvé », dis-je. Nous nous sommes regardées, hésitantes, puis nous avons foncé, l'une après l'autre.»

L'agente Saint-Germain prit une pause.

« Le journal s'arrête ici », dit-elle, en regardant le sergent Malo. Les deux agents se regardèrent et semblaient avoir compris la même chose, mais c'est Florence qui prit la parole.

« Se pourrait-il que Laurie-Anne Fortin-Forest serait la jeune fille qui ait logé l'appel au 9-1-1?

- Je dirais qu'il y a de fortes chances que ce soit le cas. Madame Normandeu, avez-vous déjà entendu parler de cette Laurie-Anne?
- Non, jamais. Tammy-Kate ne m'en avait jamais parlé, pas à moi en tout cas.
- Madame Normandeu, nous vous remercions énormément. Nous allons garder le journal de Tammy-Kate et rouvrir l'enquête. Vous sentez-vous assez bien pour retourner à la maison?
- Oui, mon mari est venu avec moi. Il m'attend dans la voiture. Il ne voulait pas rentrer avec moi. Tout cela le bouleverse même s'il ne veut pas trop l'avouer. Vous savez comment sont les hommes... »

Madame Normandeu esquissa un léger sourire et se leva. Les deux agents de police la remercièrent encore et Florence l'accompagna jusqu'à la porte. Ensuite, elle se retourna et regarda son chef qui dit aussitôt:

« Agente Saint-Germain, nous n'avons plus aucune minute à perdre. Retrouvons cette Laurie-Anne Fortin-Forest. »

Le service d'enquête mit les bouchées doubles pour retrouver la jeune femme. Le lendemain, la recherche les mena dans une chambre de l'Hôpital Saint-Luc où une jeune fille portant le nom de Laurie-Anne Fortin-Forest prenait tranquillement son dîner. Après avoir discuté avec l'équipe médicale, le sergent Malo et l'agente Saint-Germain apprirent qu'elle venait de passer un court séjour aux soins intensifs pour traiter un coma secondaire à une intoxication sévère aux drogues de rue. La jeune fille avait été emmenée d'urgence en ambulance deux jours après l'incendie de la maison brune. Un bon Samaritain avait appelé le 9-1-1 quand il l'avait trouvée inconsciente sur un banc public. L'équipe des soins intensifs avait pu sauver la vie de la jeune fille. Cette dernière écarquilla les yeux quand elle vit entrer les deux agents de police dans sa chambre. Elle déposa aussitôt sa fourchette dans son assiette sur son cabaret.

« Bonjour mademoiselle, êtes-vous Laurie-Anne Fortin-Forest? »

La jeune femme baissa la tête.

« Mademoiselle, êtes-vous Laurie-Anne Fortin-Forest? » redemanda le sergent Malo d'un ton encore plus ferme.

- Oui.
- Avez-vous logé un appel au 9-1-1 le mardi 25 avril, vers 23h17? »

Laurie-Anne baissa les yeux.

« Est-ce bien votre voix qu'on entend sur cet enregistrement? », demanda le sergent Malo, en appuyant sur le bouton « play » de son dictaphone.

« 9-1-1? »

- Vite! Vite! Le sous-sol brûle!
- Qui parle S.V.P ?
- Vite! Dépêchez-vous! Ils vont tous mourir brûlés!
- Quel sous-sol?
- Celui de la maison brune!
- Avez-vous l'adresse?
- Sur la rue Saint-Denis! Près du métro BERRI-UQAM!
- -Où êtes-vous?
- ...
- Mademoiselle?
- ...
- Mademoiselle?
- ... »

Laurie-Anne fondit en larmes. Spontanément, Florence s'approcha de la jeune fille, lui mit une boîte de mouchoirs sur sa table, et une main sur l'épaule.

« Laurie-Anne, je sais que c'est difficile pour vous, mais nous avons besoin d'une réponse claire. Est-ce bien votre voix que nous venons d'entendre? demanda Florence.

- Oui. »

Laurie-Anne Fortin-Forest se moucha, comprenant la gravité du moment et tenta de retrouver ses esprits. Après un moment de silence que respectèrent les deux agents de police, la jeune fille reprit la parole.

« Oui, c'est bien moi qui ai appelé le 9-1-1.

- Que s'est-il passé le soir du 25 avril, mademoiselle Fortin-Forest?
- Max est entré dans une violente colère.

- Max Morin?
- Je ne connais pas son nom de famille. On l'appelait Max tout court. Après avoir eu une relation avec Janine, il cherchait son saumon. Il était sorti du sous-sol le matin pour aller le voler dehors. Quand il a vu que l'emballage de plastique était vide, il est devenu fou! Il s'en est pris à Fernando. Il était sûr que c'était lui qui avait mangé le saumon. Fernando avait beau lui dire que ce n'était pas lui, Max a commencé à le tabasser. Maria le suppliait d'arrêter, et Max l'a poussée par terre. Le petit garçon pleurait. Max frappait Fernando sans arrêt. J'avais peur qu'il le tue. Quand Max buvait, il était très violent. Je le détestais. Il nous tripotait, moi et Tammy-Kate. Tammy-Kate habitait avec nous avant, mais un jour, elle a disparu, et je ne sais pas où elle est. C'était ma meilleure amie. »

Laurie-Anne avait arrêté de parler, car elle avait remarqué que les deux agents avaient soudainement échangé un regard quand elle avait prononcé le nom de Tammy-Kate. Sans se parler, les agents avaient compris que, pour l'instant, ils ne parleraient pas de la mort de Tammy-Kate, la jeune fille ayant déjà un poids lourd à porter.

« Reprenez, mademoiselle, dit le sergent Malo.

- Je crois que Fernando était tombé inconscient, étendu par terre, mais Max continuait de le frapper à coups de pieds. Je ne sais pas où j'ai pris mon courage, mais j'ai crié à Max d'arrêter. J'ai crié que ce n'était pas Fernando qui avait mangé le saumon. J'ai crié de toutes mes forces que j'avais donné le saumon au chat! J'étais sûre qu'il allait me tuer, mais je ne sais pas pourquoi, il s'est retourné vers le chat. Comme il allait l'attraper, le chat a bondi sur la table et il a renversé la lampe à l'huile qui nous servait d'éclairage. C'est comme ça que le feu est parti dans le sous-sol. Nous avons tenté de

l'éteindre, mais il s'est propagé rapidement, car il y avait des bidons d'essence dans le sous-sol. Souvent, Max faisait semblant d'asperger le sous-sol et nous menaçait de mettre le feu, si on continuait de le contrarier, se vantant de l'avoir déjà fait dans le passé. Il y avait toujours des grosses gouttes qui tombaient. Tout le monde a paniqué. Tout le monde criait. Le petit pleurait. Maria ne voulait pas quitter Fernando. Je n'ai pensé qu'à moi, je voulais sauver ma peau. Je suis allée vers la sortie du sous-sol. J'ai grimpé et, au moment où je sortais du trou, j'ai senti une main agripper ma jambe et me tirer vers le sous-sol. J'ai donné un coup de pied de toutes mes forces, sur une épaule je crois. La main m'a lâchée. Je suis sortie du sous-sol. J'ai couru, je pleurais, je ne savais pas quoi faire. Je me demandais si je devais retourner dans le sous-sol, essayer de sauver les gens. Je pensais que j'allais devenir folle. Je me suis dirigée dans le métro, et j'ai appelé le 9-1-1... Tout ça c'est de ma faute... »

Laurie-Anne fondit en larmes de plus belle, mais reprit ses explications.

« Après, j'ai vécu dans la rue. J'étais perdue, je ne savais pas quoi faire. Je voyais les nouvelles dans les journaux. Tout le monde parlait de l'incendie du sous-sol. J'ai pensé aller voir la police, mais j'avais peur. Un soir, je me suis défoncée. J'ai payé la drogue en échange de faveurs sexuelles. Je voulais me défoncer à en mourir. Je suis tombée inconsciente sur un banc et quelqu'un a appelé le 9-1-1 je crois. C'est ce qu'on m'a dit. Tous ces gens, ils sont morts à cause de moi. Je n'aurais pas dû donner le saumon au chat, mais je voulais me venger de Max! C'était un vrai salaud! »

Laurie-Anne pleurait à chaudes larmes, et soudain, elle leva les yeux vers le Sergent Malo et demanda:

« Qu'allez-vous faire de moi? »